

3.

PREMIERS PAS DANS LA MALADIE

Je me rends à la consultation d'anesthésie du Centre Hospitalier International, dans la banlieue chic de Paris. Le vaste parking, réservé aux usagers du Centre, est un avantage non négligeable. Pas besoin de faire cinq fois le tour du pâté de maisons ou de manœuvrer fébrilement pour garer la voiture ! Et ça, c'est un vrai luxe.

L'anesthésiste qui me reçoit est un monsieur à la soixantaine bien dépassée, cheveux trop longs, pellicules sur le veston, allure débraillée et d'apparence pas très nette. Mais ce qui m'inquiète le plus, c'est qu'il est visiblement en état d'ébriété. Il se permet quelques boutades égrillardes, ce qui me met hors de moi. Je sais que FAREL est à son bureau du Centre et je vais le voir : je suis furieuse :

- Qu'est-ce que c'est que ce pochard d'anesthésiste ? Vous ne vous imaginez quand même pas que je vais me faire shooter par ce type ? Il est complètement bourré !

- Calmez-vous, chère amie ! Calmez-vous ! Ce n'est pas lui qui vous anesthésiera. Je fais tandem avec une charmante jeune consœur. Mais elle ne consulte pas aujourd'hui. Elle viendra vous voir avant l'intervention.

J'insiste :

- Comment peut-on laisser exercer un anesthésiste alcoolique ? C'est très dangereux !

- Les médecins sont des hommes comme les autres ! , telle est la réponse de FAREL.

Certes, les médecins sont des hommes comme les autres mais c'est avec notre vie, notre intégrité qu'ils travaillent. Personne ne les contrôle. On ne leur fait pas passer d'alcootest avant d'entrer au bloc opératoire. Combien, derrière leur masque, sont sous l'emprise de l'alcool quand nous leur abandonnons notre corps ? Ils ne sont soumis à aucun bilan médical, comme les pilotes d'avion ou de TGV,

et n'ont pas de limite d'âge pour exercer. L'omerta règne dans ce milieu. Patricien hospitalier, chef de service, mon frère m'a expliqué qu'il était indéboulonnable, quelle que soit la qualité de son travail. Au pire, s'il venait à tuer quelqu'un, le déclarerait-on malade et le mettrait-on dans un placard pour le rendre inoffensif. Les radiations dites « à vie » de l'ordre des médecins ont une durée de trois ans... leur rareté frise l'impunité.

Lever aux aurores le lundi matin et départ pour le Centre Hospitalier International. Dans la voiture, je fume ce que je pense être ma dernière cigarette puis, avant d'entrer à l'hôpital, je donne mon paquet de blondes ultra légères et mon briquet à un éboueur africain que mon geste théâtral étonne. Un geste idiot. J'aurais mieux fait de jeter ce paquet directement dans la benne.

Avec ses colonnades et ses décors en trompe l'œil, le hall du Centre a le côté pompeux et désuet des vieux palais. Une nurse, c'est ainsi que l'on nomme le personnel féminin, me conduit à ma chambre, une banale chambre d'hôpital au lit en tubes et aux peintures jaunâtres sur lesquelles sont apposées des lithographies de voiliers à vous donner envie de prendre le large. Le prix de la nuit, affiché bien en évidence, est celui d'un hôtel quatre étoiles au centre de Paris. J'en veux à FAREL de m'avoir obligé à venir ici, moi qui ai toujours plaidé en faveur de l'hôpital public et qui me suis élevée contre une médecine à deux vitesses. J'en parlerai la nuit suivante avec l'infirmier de garde, un garçon sympathique qui me raconte avec beaucoup d'humour les caprices de ses patients célèbres.

Je suis en train de revêtir ma tenue de bal... enfin, de bloc, quand on toque à ma porte. Une jolie femme blonde, élégante, se présente : Docteur Anne VILLEDIEU, anesthésiste. Le courant passe vite entre nous et, au fil de mes interventions, nous nous lierons d'amitié. Elle me pose les questions d'usage : allergies, tabagisme, etc et se veut rassurante. Je n'ose encore lui dire que j'adore les anesthésies. Mon esprit lutte pour saisir la fraction de

seconde où va se faire la déconnexion de mon cerveau et je rêve que la mort ressemble à ce doux basculement dans le néant. Je sors de cette parenthèse dans le trou noir comme d'une bonne sieste.

Vite fait, bien fait, le prélèvement biopsique ! Le temps de faire un aller-retour dans les coursives du Centre. FAREL viendra dans l'après-midi me donner les résultats de l'analyse préliminaire. Je l'attends, encore un peu somnolente. J'aime bien cette sensation de ouate dans la tête. Tout est ralenti, feutré. Je n'éprouve qu'une vague douleur au fond de la gorge. Il me semble que j'ai six ans et une angine. Ma mère va venir prendre ma température. Ma grand-mère m'apportera un bouillon de volailles, un vrai, fait par elle, pas un truc en sachet. Je suis dispensée d'école, je me mets en boule sous l'édredon. Laisse aller, Françoise.

L'irruption de FAREL dans la chambre me sort de mon cocon de souvenirs.

-C'est incroyable !, me dit-il. En quarante ans de métier, je n'ai jamais vu ça. La biopsie est négative. Né – ga – ti – ve, vous m'entendez ! Rien ! Pas la moindre cellule suspecte ! Jamais vu ça !

Ma réaction douche son enthousiasme.

- Ce n'est pas possible. Je sais que j'ai un cancer. Votre anapath _l'anatomo-pathologiste est la personne qui analyse les fragments de la tumeur_ s'est planté. Copie à refaire !

- Vous y tenez à ce cancer !, me rétorque FAREL.

- Non, c'est lui qui me tient !

- Mais, vous n'avez rien, mon petit, vous allez pouvoir revenir au micro de RTL ! Quelques séances d'orthophonie et vous aurez récupéré votre voix, foi de FAREL !

J'insiste. Je veux que l'on refasse l'analyse des prélèvements. Mon frère a la bonne idée d'appeler à ce moment-là. Je lui explique la situation et lui passe FAREL. Ce dernier convient qu'il est plus prudent de pratiquer une nouvelle analyse mais, cette fois, dans un centre spécialisé, à Villejuif. La réponse quelques jours plus tard sera sans appel : il s'agit d'une tumeur cancéreuse déjà bien infiltrée dans la

paroi du larynx et d'un type évolutif.

Je dis à FAREL ce que je pense de son hôpital de luxe où je ne remettrai plus jamais les pieds car, même cancéreuse, je tiens à la vie. Il m'avoue qu'il exerce aussi, et surtout, dans une clinique privée, à deux pas du Centre International, clinique à l'excellente réputation, pionnière des techniques les plus en pointe. Ce luxe-là me paraît autrement plus important.